Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 18

Artikel: Festival de Cannes : entre art et foire aux vanités
Autor: Margelisch, Nathalie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931136

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

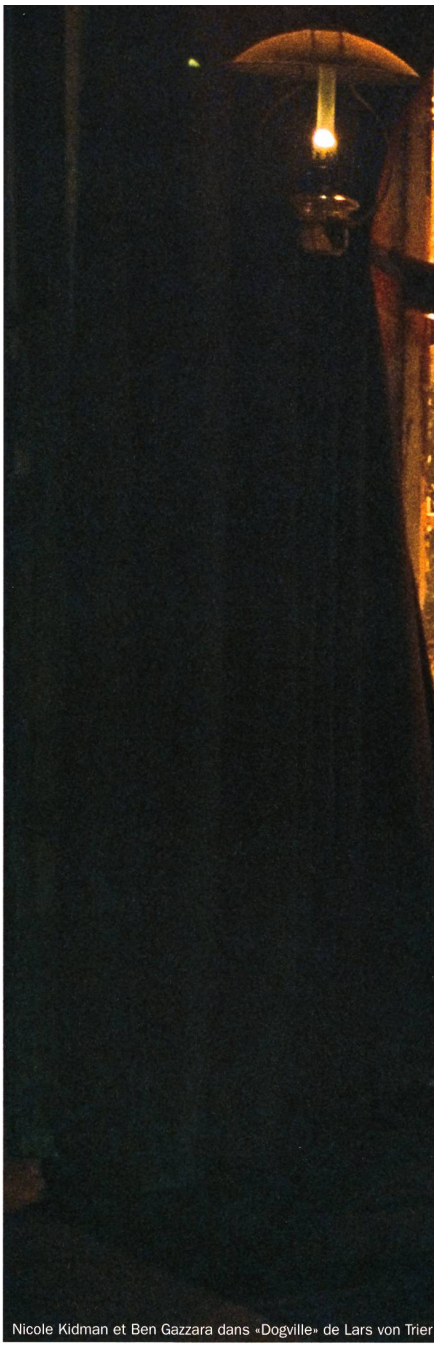
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Festival de Cannes
Entre art et foire aux vanités

Bienvenue dans le monde cruel du Festival de Cannes qui sacre chaque année, entre louanges et sifflets, les chefs-d'œuvre et les navets de demain. L'édition 2003 n'échappe pas à cette tradition, d'autant que le programme, de «Matrix Reloaded» à «Dogville» en passant par le «Temps du loup» de Michael Haneke, offrait à boire et à manger. Petit tour sur la Croisette, où le 7e art «auteuriste» ou commercial déclenche des réactions aussi extrêmes que la pneumonie atypique ou la guerre en Irak. Par Nathalie Margelisch


Nicole Kidman et Ben Gazzara dans «Dogville» de Lars von Trier

Mercredi 14 mai, 2 h du matin, jour d'ouverture du Festival de Cannes. Hormis la présence tardive d'un ou deux semi-remorques que l'on finit de décharger, la Croisette est quasi déserte. Dans quelques heures, le nombre de personnes au mètre carré y atteindra des proportions plus que déraisonnables. Mais pour l'instant, on a tout loisir d'examiner sans être bousculé les immenses et coûteuses enseignes publicitaires qui s'étalent sur les façades des palaces. Les silhouettes déjà familières des personnages de «Matrix Reloaded» s'étendent sur la hauteur des trois étages du Carlton, tandis que devant le Noga Hilton, les «Effroyables jardins» de Jean Becker se sont transformés en «Strange Gardens» pour séduire les acheteurs anglo-saxons. En face, sur le bord de mer, un Eric Cantona obèse trône en bonne place sur l'affiche d'un film intitulé «L'outremangeur» (sic!), une vision propre à provoquer l'indigestion.

Eh oui, il faut bien s'y résoudre: tandis que réalisateurs et acteurs gravissent les marches en grande pompe, rêvant d'un trophée mythique, la cohorte des producteurs, distributeurs et autres acheteurs se hâte dans les couloirs du Marché du film. Car durant une dizaine de jours, tout ce que compte l'industrie du cinéma est à Cannes, nous rappelant cette cruelle vérité: un film est aussi un produit qui se vend et s'achète.

La leçon de Joel Silver

À ce titre, un des moments les plus éclairants de ce festival fut sans conteste la conférence organisée par le célèbre magazine critique américain *Variety* au lendemain de la présentation à la presse internationale de «Matrix Reloaded». Interrogé à propos de l'influence des critiques sur le succès d'un film, Joel Silver, producteur de la série des «Matrix», a expliqué très calmement que, selon lui, ce qu'on pouvait écrire importait peu. Ce qui compte avant tout, c'est d'obtenir une visibilité maximale.

Reçus quelque peu froidement par Peter Bart, rédacteur en chef de *Variety* et animateur du débat, ces propos prennent pourtant tout leur sens lorsqu'on examine la sortie de «Matrix Reloaded» sous l'angle du marketing. Elle s'accompagne notamment du lancement d'un jeu vidéo et d'un DVD de courts métrages d'animation qui ne se contentent pas de prolonger le film, mais dont le contenu inédit éclaire et complète l'univers de la trilogie. Force est de constater que les chiffres ont d'ores et déjà donné raison à Joel Silver.

Le fond du panier

Mais revenons au festival, et à sa compétition officielle où ces considérations mercantiles n'ont point cours, puisqu'on s'y soucie avant tout de qualité artistique. Amour de l'art, vraiment? Le film choisi en ouverture, «Fanfan la Tulipe» de Gérard Krawczyk – produit mais aussi écrit (hélas!) par l'influent Luc Besson – laisse deviner que les organisateurs du festival savent aussi tenir compte des facettes commerciales de la création cinématographique pour élaborer leur sélection. Franchouillard, confus, lourdaud, «Fanfan la Tulipe» a ouvert de manière assez indigne cette édition 2003. Le reste de la sélection officielle fut du même tonneau, au point que la présence de certaines œuvres laissait même perplexe. Champion toutes catégories en la matière, «The Brown Bunny» de Vincent Gallo. Ce film, décrété le plus nul de la décennie par les journalistes présents sur la Croisette, est l'hommage de Vincent Gallo à… lui-même, un moment rare de narcissisme absolu. Autre film copieusement sifflé en fin de projection, «Le temps du loup» de Michael Haneke. Après le controversé «Funny Games» il y a six ans et le très apprécié «La pianiste» en 2001, le réalisateur autrichien reste fidèle à sa vision d'un cinéma sans concession destiné à faire réagir le spectateur. Pour réagir, la salle a réagi. La (trop) longue description d'un monde sans eau ni électricité, durant laquelle Haneke filme des acteurs dans la pénombre, a fait figure de véritable pensum pour les festivaliers.

L'épreuve du feu

Un film mal accueilli sur la Croisette est à coup sûr le cauchemar de tout réalisateur. Et inutile de se reposer sur ses lauriers. Ceux qui sont un jour portés aux nues peuvent être voués aux gémonies quelques années plus tard. À Cannes, c'est lors de la

conférence de presse qui suit la projection du film que l'on brûle les idoles autrefois adorées.

Mathieu Kassovitz pourrait en parler, lui qui, après avoir été couvert de louanges pour «La haine», s'est décomposé sous les attaques hostiles et gratuites des journalistes français lors de la présentation d'«Assassin(s)». Il s'agit donc de se protéger et certains y parviennent mieux que d'autres. Tandis que Michael Haneke s'est soustrait à la discussion en refusantsystématiquement de se livrer à une interprétation de ses œuvres, ce qui a rendu tout échange impossible, Vincent Gallo, effondré par l'accueil désastreux de la critique, s'est confondu publiquement en excuses le lendemain pour avoir osé réaliser un aussi mauvais film.

LARS VON TRIER SE PERMET D'EXPLIQUER AUX JOURNALISTES AMÉRICAINS QU'IL PRÉSENTE SA VISION FANTASMÉE DES USA ET QUE SI CELA NE LEUR PLAÎT PAS, TANT PIS POUR EUX

Ah, Lars!

Parfois, un miracle se produit et la rencontre entre journalistes et équipe du film se révèle inoubliable. Cette année – faut-il vraiment s'en étonner – c'est à la troupe de «Dogville» que l'on doit ces moments précieux. Échanges quasi amoureux entre Nicole Kidman et Lars von Trier (apparemment le courant est mieux passé avec Nicole qu'avec Björk), ironie mordante dudit Lars, qui se permet d'expliquer aux journalistes américains qu'il n'est jamais allé aux États-Unis, qu'il présente sa vision fantasmée des USA et que si cela ne leur plaît pas, tant pis pour eux. Aveux de Nicole Kidman qui explique en riant qu'avant le tournage, Lars et elle se sont violemment disputés au cours d'une balade en forêt de trois heures destinée à cerner son personnage. Instants privilégiés où des artistes au sommet de leur art se livrent et s'expriment sans détour sur leur travail.

Et justement, le cas de Lars von Trier, présent une fois encore à Cannes cette année, mérite que l'on s'y attarde, car il est représentatif du rôle primordial que joue le festival. Le cinéaste l'a lui-même reconnu lors de la conférence de presse: c'est grâce à la projection de tous ses films à Cannes qu'il a pu trouver les financements nécessaires pour continuer à faire du cinéma. Preuve en est que si la manifestation mérite incontestablement son titre de «foire aux vanités», elle a surtout le mérite de donner leur chance à certains cinéastes et de les encourager à poursuivre leur propre chemin. *f*